

y ait pleine confiance ; car ses billets circulent comme de l'argent comptant ; peut-être est-ce aussi parce que les marchands trouvent cette méthode très-commode.

La banque de Philadelphie a perdu dans différentes banqueroutes.

La considération des avantages que les banques procurent, doit engager à les multiplier dans les Etats-Unis.

Le premier effet des banques, est d'augmenter le numéraire dans un pays où il y en a peu, et où on en a besoin : les Etats-Unis sont dans ces deux cas. Il y a peu de numéraire ; et la population augmentant, le besoin de numéraire croît avec elle.

Le second effet des banques est de procurer une grande extension au commerce extérieur. Le numéraire remplacé au dedans, par l'argent, cherche de l'emploi au dehors.

Par la même raison, et c'est le troisième avantage des banques, le travail du dedans augmente ; car l'abondance du numéraire fictif fait descendre l'intérêt de l'argent, et par conséquent favorise les entreprises commerciales, les défrichemens, etc.

Il est inutile de s'étendre plus au long sur
les

les avantages des banques, relativement au commerce intérieur et extérieur ; ils sont connus ici, et vous ne devez pas douter, en conséquence, de leur multiplication future.

LETTRE XLVI.

Sur le nouvel empire de l'Ouest, ses divers établissemens, ses communications ; sur les Sauvages, etc.

QUE n'ai-je assez de temps, mon ami, pour vous décrire ce nouveau territoire de l'Ouest, (*western territory*), que ses nouveaux habitans appellent, avec emphase, Empire de l'Ouest, inconnu complètement aux Européens ; et qui, cependant, est appelé par la nature des choses, à mériter un jour ce nom, et dont l'alliance et le commerce seront sans doute, avant un siècle, fort recherchés par les nations manufacturières et commerçantes de l'Europe. Obligé de me circonscrire dans des limites étroites, je ne vous offrirai que les traits essentiels de ces établissemens étonnans, remettant à d'autres temps les détails et les vastes résultats qu'un spéculateur philosophe peut en tirer.

Tome II.

Dd

Les Etats-Unis, qui forment la partie de de l'est sur l'océan atlantique, n'embrassent qu'un tiers (1) de la vaste étendue possédée maintenant par les Américains libres. Les deux autres tiers forment l'immense territoire de l'Ouest.

(1) Les terres sur les bords de l'Ohio, entre les Alleghenis, les lacs Ontario et Erié, les rivières des Illinois et du Mississipi, contiennent 233,200 milles carrés, terrain presque égal à celui de la France et de la Grande-Bretagne, qui est de 235,257 milles carrés; ci 233,200 milles.

Les terres entre les Illinois, les lacs Huron supérieur, le Mississipi aux chutes Saint-Antoine, contiennent 129,030 milles carrés, étendue presque égale à celle de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, de 131,800 milles carrés, ci 129,030

Les terres depuis les chutes de Saint-Antoine, à la ligne du midi, depuis le lac des bois, à la tête du Mississipi, contiennent 50,000 milles carrés, ce qui est plus que la Hollande, la Flandre et l'Irlande, qui n'ont que 47,908 milles, ci. 50,000

Les treize Etats-Unis contiennent 207,050 milles carrés, presque aussi grands que l'Allemagne, la Flandre, la Hollande, la Suisse, qui ont 207,483, ci 207,050

619,280

Au pied de ces *Alleghenis*, dont la cime pourtant ne menace point les cieux comme celle des Cordillères ou des Alpes, commence une plaine immense, entrecoupée par des côteaux dont la pente est douce, dont la terre végétale a depuis trois, jusqu'à sept pieds de profondeur; plaine féconde, couverte de peu de pierres, et bien différente de celles en-deça des Alleghenis, propre pour toutes les cultures, le tabac, le chanvre, le maïs; ces plantes voraces y poussent des jets prodigieux. Les bestiaux s'y multiplient avec rapidité et presque sans soins.

C'est là que se sont formés plusieurs établissemens, dont la prospérité attire tant d'émi-ras; le Kentucké, le Frankland, Cumberland, Holston, Muskingum, Scioto.

Le premier et le plus beau de ces établissemens, est celui du Kentucké. Vous avez lu, dans la traduction de M. Parraud, l'intéressante histoire de son fondateur. Malgré les atrociés commises par les sauvages sur les premiers habitans, ils se sont multipliés avec rapidité. Le Kentucké, qui n'a commencé à être habité qu'en 1775, comptoit en 1782, sept à huit mille personnes; en 1787, cinquante mille, et en 1790, soixante-

dix mille. — Cet état doit être, sous peu, déclaré libre et indépendant.

Le pays de Cumberland, situé dans le voisinage, état qui ne fait que naître, contient huit mille habitans; Holston en a cinq mille, Frankland vingt-cinq mille.

Le Cumberland ne tardera pas à former un état séparé; le Frankland en formoit un, mais il n'a pu se soutenir. N'ayant pu lever un revenu suffisant pour payer ses dépenses, il s'est rejoint à la Virginie.

C'est dans la fondation de ces établissemens qu'on voit se développer le caractère entreprenant et opiniâtre des Américains. Jugez-en par ce trait.

Henderson naît dans la Caroline septentrionale de parens pauvres, à peine reçoit-il une éducation grossière. Son goût le porte vers l'étude; il s'y livre opiniâtrément, devient un orateur consommé, est nommé chef de justice de cet état, avec des appointemens considérables, se fait aimer, respecter..... Henderson vouloit être législateur. Il achète un terrain immense des sauvages appelés *Cherokees*; quitte sa patrie, sa place, ses amis, renonce à tout, part un jour avec deux fourgons remplis de bagage, fonde une co-

lonie entre les rivières Kentucké, Cherokee, Ohio, y établit une législation particulière, et, sous les auspices d'un pareil chef, cet établissement prospère.

En voyant la rapidité avec laquelle s'étendent ces défrichemens de l'espèce humaine, en la comparant avec la lenteur des colonisations formées par les despotes, comme l'idée de la liberté s'aggrandit! elle peut tout, elle fait tout ce qu'elle veut. Elle ordonne, et les forêts s'abattent et les montagnes s'abaissent, et de riches fermes s'élèvent et préparent l'asile de générations nombreuses, tandis que la superbe ville de Palmyre perit et tombe en ruines avec la femme orgueilleuse qui la fonda; et ses ruines viennent attester qu'il n'y a rien de durable que ce qui est, que ce qui reste libre.

Le Kentucké paroît devoir toujours conserver l'avantage: son territoire est plus étendu, son sol plus fertile, ses habitans sont plus nombreux. Il est situé sur l'Ohio, navigable dans presque tous les temps. Il partage ce dernier avantage avec deux autres établissemens dont je vous parlerai tout à l'heure.

Les *toasts*, ou santés suivantes, portées à la

fête du 4 juillet 1788, célébrée à Lexington dans le Kentucké, vous donneront une idée de l'esprit des habitans de cette partie de l'Amérique.

Al'univers occidental. — Union perpétuelle sur des principes d'égalité, ou séparation amicale.

La navigation du Miss'ssipi, à tout prix, excepté celui de la liberté.

Harmonie avec l'Espagne et réciprocité de bons offices.

A nos frères du Muskingum, et prospérité à leur établissement.

Puissent les sauvages, ennemis de l'Amérique, être châtiés par les armes!

Puisse l'Atlantique être juste, le territoire occidental être libre, et tous deux être heureux!

Gouvernement énergique fondé sur des principes fédéraux.

A la république de Kentucké, ce quatorzième luminaire de la constellation américaine.

C'est avec des émigrans du Massasuchett et de Rhode-Island, que s'est formée la colonie du Muskingum, rivière qui tombe dans la partie occidentale de l'Ohio.

La compagnie de l'Ohio, dans son assemblée du 2 juillet 1788, a nommé la ville bâtie au confluent du Muskingum et de l'Ohio, *Marietta*, en prenant les deux extrémités du nom de la reine de France, *Marie-Antoinette*. Ce trait de reconnoissance et de galanterie doit vous surprendre de la part de ces demi-sauvages. — C'est au général Varnum qu'on doit cette idée bizarre; il en a eu encore une plus bizarre dans les noms imposés aux rues: — *Via sacra*. — *Campus Martis*. — Varnum est enthousiaste de l'antiquité; il portoit si loin sa haine contre les Anglois, qu'il vouloit qu'on abandonnât leur langue et qu'on ne parlât plus que grec dans les Etats-Unis. M. Crevecœur avoit proposé d'appeler cette ville, *Castropolis*, en mémoire du camp qu'on y a retrouvé. Ce camp est un monument bien étrange et qui prouve irrésistiblement, que ce continent a été habité par un peuple civilisé.

Le discours prononcé par le général Har-mar, et la réplique de Varnum sont écrits dans un style pompeux qui a fait rire les *gentlemen* ou *messieurs* des Etats-Unis.

Un particulier qui a voyagé en 1788 sur le Muskingum, a imprimé avoir été porté de

Pittsburg à ce fleuve , en quarante-huit heures , sans voiles ni rames. Il dit que le terrain en est superbe , qu'il y a déjà beaucoup de tentes , que la végétation y est rapide.

De la compagnie de l'Ohio s'est formée une autre compagnie , dont le nom est devenu plus fameux en France , celle du *Scioto* (1). Elle

(1) On a beaucoup crié contre cette compagnie ; on l'a accusée de vendre des terrains qui ne lui appartenoient pas , de faire des tableaux exagérés de leur fertilité , de tromper les émigrans , de dépouiller la France de ses habitans , pour les envoyer à la boucherie chez les sauvages. . . . Mais les titres de propriété de cette association sont incontestables : la plupart des propriétaires américains sont des hommes respectables. La description qu'ils ont donnée du terrain qu'ils vendoient , est tirée des rapports publics d'un géographe estimé en Amérique , M. Hutchins (voyez *Topographical description* , by Hutchins). Il n'est personne qui puisse lui contester une prodigieuse fertilité. En voulez-vous un exemple ? Le maïs y vient à quinze pieds de hauteur. Certainement les aristocrates de France , qui ont eu la folle idée d'y émigrer , pour fonder une monarchie , seront cruellement déçus dans leurs espérances : ils fuient le gouvernement françois , parce qu'il établit l'égalité des droits , et ils tombent dans une société où cette égalité est consacrée par la nature même des choses , où chaque homme est sollicité à l'indépendance par tout ce qui l'environne , et sur-tout par la facilité de subvenir à ses besoins ; ils fuient , pour conserver

a pris ce nom d'une rivière qui se jette dans l'Ohio , après avoir traversé les deux millions d'arpens qui lui ont été rétrocédés.

des titres , des honneurs , des respects privilégiés , et ils tombent dans une société nouvelle , où les titres de l'orgueil , du hasard sont foulés aux pieds , et même ignorés , où l'estime ne s'accorde guère qu'à la force physique. La vie du Scioto est la vie des forêts ; c'est le premier degré après l'état de nature. Il faut renoncer aux plaisirs , aux goûts , aux habitudes voluptueuses , aux préjugés de l'Europe. Ce n'est pas que le bonheur ne puisse se trouver sous l'humble toit du chasseur de Scioto ; mais ce bonheur n'est point celui que cherchent nos aristocrates européens : il consiste dans l'indépendance de tous les hommes , de presque tous les besoins et préjugés des sociétés civilisées ; et nos aristocrates ont mille besoins , mille goûts recherchés. . . . Le Scioto convient aux malheureux d'Europe qui n'ont ni propriété , ni emploi ; qui , doués de la force , sont en état de travailler. Ils trouveront au Scioto , et en général dans tous les établissemens de derrière , de quoi fournir à leurs besoins. La terre leur donnera toutes ses denrées , pour prix d'une légère culture ; les animaux des forêts serviront à couvrir leur table , en attendant qu'ils aient pu élever des bestiaux autour de leur ferme. . . . C'étoit donc rendre service aux infortunés , privés de leur subsistance par la révolution , que de leur ouvrir un asile , de leur donner une propriété. Mais , dit-on , les pauvres trouveront tous ces avantages en France ; nous avons des terres en friche. — Oui , je le crois. Mais les propriétaires sont-ils disposés à les céder gratis ? Sont-ils dis-

Cette colonie peut s'élever promptement à un haut degré de prospérité, si les embarcations des individus qu'on y transporte de France et des pays étrangers, y sont mieux combinées; si l'on a soin de prendre toutes les précautions pour rendre leur voyage moins pénible et leur passage à un autre genre de vie, moins douloureux.

La crainte des sauvages éloignera sans doute, pendant long-temps, beaucoup d'Européens de ces cantons. Elle n'arrête pas les Américains, elle les engage seulement à ne pas trop écarter leurs habitations. Mais à mesure

posés à faire des avances? Mais les denrées seront-elles à bas prix ici comme au Scioto? Non. Pourquoi donc tant déclamer contre une émigration qui étoit tout à-la-fois utile à la France, aux individus, aux Etats-Unis; émigration d'où pouvoit sortir une colonie qui seroit un jour très-utile aux rapports commerciaux de la France avec le territoire de l'Ouest? . . . Je le crois fermement; l'homme qui pourroit trouver un moyen de transporter dans les forêts d'Amérique, sans beaucoup de frais, et volontairement, les trente mille mendiants, dont la crainte autant que l'humanité salarie l'innation dans les environs de Paris, cet homme mériteroit un autel; en effet, il auroit tout-à-la-fois guéri la capitale d'une peste, rendu trente mille malheureux au bonheur et aux mœurs: car la mendicité n'a point de mœurs, et les forêts en donnent.

qu'elles s'augmentent, d'autres vont en avant et forcent les sauvages de reculer.

Il faut vous tracer ici le portrait de ces Américains des forêts, destinés sans doute à changer la face de cette partie du monde. — L'Américain des forêts aime la chasse et la préfère à la vie rurale. Il ne cultive que pour ses besoins, ou pour se procurer des jouissances du dehors. Ennemi des gênes et du travail, peu attaché au lieu qu'il habite, il aime les entreprises, se laisse aisément séduire par la peinture d'avantages éloignés, et de pays plus beaux. Il aime la guerre; il ira la faire en Canada, dans la Louisiane, avec le plus grand plaisir. Cependant il ne s'engage pas au-delà d'un an, car il est époux et père, et il aime la vie casanière pendant un certain temps de l'année.

L'Américain des forêts est brave, hardi, méprise la mort, méprise les sauvages. Il dort seul aussi tranquillement au milieu des forêts, que s'il étoit entouré de voisins nombreux. Des incursions subites des Indiens portent l'alarme dans un canton; une famille est assassinée; on s'en inquiète deux à trois milles à la ronde, et l'inquiétude ne s'étend pas au-delà. Les sauvages ne paroissent pres-

que jamais qu'en petit nombre, et aussi-tôt que l'alarme est donnée, tous les Américains du canton se rassemblent et vont à la chasse (1) de ces malheureux indigènes, qu'ils détruisent insensiblement. Car le sauvage finit par succomber; il fait mal et misérablement la guerre.

Les sauvages les plus à craindre sont ceux qui habitent les bords du lac Erié, les Creeks, les Cherokees, les Chartas et Chicasas. Ils ont fait, dans ces derniers temps, une cruelle guerre aux habitans de la Georgie et du Cumberland.

Voulez-vous avoir un portrait des sauvages, lisez celui qu'a tracé Penn (2); il est encore bien ressemblant. Forts, bien taillés, adroits, noirs, parce qu'ils se noircissent, ils ont les yeux petits et noirs, comme les Juifs (3); ils se frottent de graisse le corps, pour le préserver de la chaleur et du froid. Ils se nourrissent de venaison, maïs, fèves, etc.

(1) Ces Américains ont dressé des chiens de race angloise pour la chasse des sauvages: c'est le seul moyen de les découvrir dans leurs embuscades.

(2) Voyez Lettres à ses amis, tom 6, page 48.

(3) Penn croyoit qu'ils en descendoient.

Leur langage est élevé, concis; aimant leurs enfans, généreux, braves, pleins de bonne foi, hospitaliers, ils sont irascibles, cruels, quand ils sont offensés. On les accuse d'être fins, rusés, méfians, voleurs, gourmands et vindicatifs à l'excès. Les guerres, la petite vérole, les liqueurs, l'avortement des filles, la misère d'une vie errante diminuent tous les jours leur population.

On ne peut nier qu'ils ne tiennent la plupart de ces défauts de leur communication avec les Européens; ceux-ci leur ont donné l'exemple de la mauvaise foi. Jamais le Tomahawk n'auroit fait d'exécutions aussi cruelles, si tous les Américains, habitans des frontières, avoient eu la bonne foi et l'amour de la paix des quakers. Je veux vous citer un trait des fourberies européennes. Dans un des Etats-Unis, on conclut un achat de terres avec les Indiens, le prix est accordé pour tout le terrain qu'un homme peut parcourir entre deux soleils. Les Anglois font venir un homme qui avoit la réputation du plus alerte coureur de l'Amérique, et triplent le terrain. Les Indiens furieux de la supercherie, commencèrent aussi-tôt une guerre.

Un fait touchant, qui vous donnera une